Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 56 (1927)

Heft: 9

Nachruf: L'œuvre de Georges Python : l'Université

Autor: Piller, Joseph

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'œuvre de Georges Python : l'Université

Pour retracer l'histoire de la création de l'Université, il ne suffirait pas d'un bref article dans ce *Bulletin ;* cette histoire est, d'ailleurs, encore à écrire ; d'autres sont beaucoup plus qualifiés que nous, qui le feront.

Ce que nous voudrions souligner ici, en quelques lignes, c'est l'idée maîtresse de l'œuvre cantonale de l'homme d'Etat incomparable que l'école fribourgeoise a eu la gloire insigne de posséder à sa tête pendant plus de quarante ans et d'en montrer la portée sous quelques aspects auxquels l'on songe parfois d'autant moins qu'ils sont trop évidents pour que l'on y prenne garde.

Cette idée maîtresse ce fut celle du relèvement intellectuel du canton. Déjà avant son entrée au Conseil d'Etat, Georges Python s'était senti douloureusement blessé par les appréciations d'une presse dite « éclairée » sur les dires de laquelle nos confédérés considéraient Fribourg comme un îlot d'obscurantisme et un pays obstinément fermé à tout progrès dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre scientifique. On était du reste à l'époque où les savants officiels proclamaient la faillite de la foi et le triomphe définitif de la science qui allait, à bref délai, assurer à tout jamais le bonheur de l'humanité et satisfaire son insatiable aspiration vers le bonheur.

Il ne suffisait pas de gémir sur une situation dont les ombres étaient certaines, ni de se complaire dans un isolement intellectuel qui eût été de plus en plus néfaste ; il était nécessaire d'en sortir ; il fallait pour cela créer une ambiance nouvelle qui fût propre au progrès dans tous les domaines : intellectuel, économique, social ; créer, comme on l'a dit éloquemment, « dans le pays comme un appel vers les hauteurs » et entraîner « tout et tous dans un même élan d'ascension ».

Ce sera la gloire immortelle de Georges Python d'avoir compris que seule une grande idée pouvait soulever l'enthousiasme et secouer la léthargie au milieu de laquelle notre canton risquait de s'assoupir dans le souvenir complaisant de son passé et dans la bonne opinion « moyenne » qu'il avait de soi-même.

L'idée qui galvanisa tout chez nous ce fut l'idée de l'Université ; l'Université fut l'aimant qui souleva les énergies que recouvrait la poussière des petites préoccupations et occupations journalières, celle accumulée par la routine de tous les jours et la peur instinctive de l'effort qu'exigent tout progrès et tout mouvement.

C'est elle qui fit comprendre à notre petite république ce qu'étaient les idées, leur valeur et qui, remettant chaque chose à sa place, fit saisir qu'il y a un lien étroit entre les idées et les faits et une hiérarchie dans les valeurs et qu'à tout progrès dans l'ordre intellectuel correspond un progrès dans l'ordre matériel.

Ce fut cette idée qui fit comprendre à notre peuple la valeur de l'instruction supérieure, que l'on était trop porté à considérer alors comme un luxe à l'usage de quelques privilégiés, au lieu de ce qu'elle doit être, à savoir « le ferment d'une démocratie travailleuse qui veut aller de l'avant ».

En lui faisant entrevoir ce qu'est et ce que vaut l'instruction supérieure, Georges Python ouvrait du même coup à nos populations des horizons nouveaux sur l'instruction en général et, par là, mettait à sa disposition le secret du progrès dans les divers ordres et dans tous les domaines de l'activité de chacun.

Le progrès de l'école primaire et celui de l'école à tous les degrés n'eût pas été possible par les seules méthodes pédagogiques ou autres ; ce qui fut déterminant et décisif ce fut le changement d'esprit, de mentalité ; ni une révolution violente, ni un décret de l'autorité ne pouvait opérer cette transformation d'où découla le changement de l'opinion vis-à-vis de l'école, changement dont bénéficient aujourd'hui, sans qu'ils s'en doutent pour la plupart, tous ceux qui se vouent à l'enseignement chez nous et, en tout premier lieu, les maîtres de l'enseignement primaire, qui jouissent, à juste titre, d'une considération et d'un respect qui sont une preuve évidente de la compréhension profonde de notre peuple pour la valeur de l'instruction et pour le rôle social et national des éducateurs de la jeunesse.

De ce grand renouvellement, dont le créateur de l'Université fut l'initiateur, il n'est pas exagéré de dire que ce fut « l'école populaire, l'école du village et, derrière l'école, le village lui-même qui en ont gardé le meilleur bénéfice ».

C'est là une vérité que nous méditons trop peu et dont on ne saurait trop se rendre compte, tant elle est capitale pour la compréhension du rôle et de la portée générale de la proclamation de l'idée de l'Université et de la réalisation de cette idée au point de vue des destinées de notre canton.

Elle devait être proclamée ici, dans notre *Bulletin pédagogique*, et publiquement, à une heure où les soucis matériels risquent de faire oublier ce que nous devons, nous Fribourgeois, à cet égard, à notre grand disparu, à celui que l'on peut qualifier de « Père de la patrie ».

Si toute idée fausse entraîne des conséquences néfastes, les idées justes et généreuses font surgir des œuvres de vie.

Il ne pouvait pas en être autrement de l'idée de la création de l'Université. S'étant proposé ce but avant même qu'il fît partie des conseils de la nation, le futur créateur de l'Université avait poussé les représentants de l'Etat à se rendre acquéreurs de l'entreprise des Eaux et Forêts qui venait de tomber en faillite. C'était là une initiative hardie, quoiqu'elle nous apparaisse aujourd'hui comme toute naturelle. Personne alors chez nous ne songeait à l'étatisation

ni à la municipalisation des services publics. Malgré toutes les démarches tentées auprès d'elle, la ville de Fribourg, qui était la première intéressée à un service des eaux, ne put se résoudre à reprendre l'affaire ; elle se disait que l'entreprise ayant travaillé à perte sous une direction privée, les déficits iraient s'accumulant lorsqu'elle serait devenue un service public.

Il fallut tout l'optimisme et toute la force de persuasion du jeune Georges Python pour que l'Etat se décidât à racheter et les Eaux et Forêts et leurs propriétés.

Les Eaux et Forêts qui, dans l'idée de l'auteur de leur rachat, devaient, en premier lieu, fournir leurs bénéfices nets à l'érection et à l'entretien des chaires et des laboratoires de la Faculté des sciences, devinrent le berceau de cette régie d'Etat, qui, sous le nom d'Entreprises électriques fribourgeoises, fournit la lumière électrique et la force jusque dans les hameaux les plus isolés du canton et bien au delà de nos frontières et qui procure en outre, à côté de la rente qu'elle sert à l'Université, un appoint des plus appréciables à la Caisse de l'Etat, appoint qui ira grandissant dès qu'elle aura pu convertir les emprunts qui ont été contractés pour l'extension de son réseau et l'accroissement de sa force productrice.

C'est ainsi que chaque maison d'école bénéficie non seulement de la lumière intellectuelle, mais aussi de la lumière tout court, grâce à l'idée de l'Université.

Mais à d'autres points de vue aussi, l'école fribourgeoise a bénéficié et bénéficie encore de la création de l'Université.

Qu'il suffise de citer l'essaim d'écoles et d'institutions de tous ordres et de tous degrés qui se sont installées et développées à Fribourg autour de l'Université, grâce à l'atmosphère qui se dégage de celle-ci.

La grande pensée de M. Python a toujours été de favoriser l'instruction à tous les degrés et de multiplier les occasions de s'instruire, afin que chaque enfant, chaque Fribourgeois puisse acquérir une instruction solide sans être obligé de s'expatrier.

S'il y a réussi, c'est parce qu'en créant l'Université, il rendait possible la formation des maîtres de l'enseignement secondaire, tant littéraire que professionnel.

Plus nous allons, plus on se rend compte du rôle et de la nécessité de l'Université pour la formation des maîtres du Collège St-Michel et de ses différentes sections, de ceux du Technicum, de ceux des Ecoles de commerce, des Lycées et Académies ; de même que des maîtresses des nombreux établissements féminins d'instruction et d'éducation. L'Ecole normale, elle aussi, sentira avec le temps toujours davantage le rôle bienfaisant que doit jouer à cet égard l'Université.

Et si nous nous plaçons au point de vue de ceux qui se consacrent à l'enseignement primaire, même de ceux qui ne bénéficieront pas et qui n'ont pas bénéficié directement, ni indirectement de l'en-

seignement donné à l'Université, n'y a-t-il pas pour eux un sujet à la fois de réconfort et de fierté à penser à la communauté idéale constituée de tous ceux qui, à des postes différents, mais unis dans une même pensée et soumis à la même noble préoccupation, consacrent leur vie au service des idées et de la vérité. Ils savent tous qu'ils n'y trouveront pas la richesse tapageuse ni n'amasseront, à ce service, des fortunes, mais il leur suffit qu'ils puissent vivre modestement et ils ne recherchent qu'une récompense : la satisfaction du devoir accompli et la possession toujours plus chère de la vérité qu'ils s'efforcent de conquérir et de découvrir, source des joies de l'esprit qui ne peut leur être ravie ni par l'impéritie des uns, ni par la mauvaise foi des autres, ainsi que c'est le sort des biens matériels.

Et l'exemple de ces maîtres qui, après avoir passé près de la moitié de leur existence et parfois davantage à s'assimiler l'acquis de l'une ou l'autre des branches du savoir humain, continuent patiemment leurs recherches ardues pour faire progresser la science et la vérité, n'est-il pas, à lui seul, un enseignement pour tous ceux qui ont comme préoccupation de faire connaître et de faire comprendre aux petits les éléments de ces connaissances dont l'étude absorbe toute la pensée et toute la vie des maîtres de l'enseignement supérieur.

Y aurait-il place pour des sentiments mesquins au sein de cette communauté idéale ? Non, ceux qui seraient capables d'en nourrir montreraient par là qu'ils sont indignes de leur tâche et de la confiance placée par notre peuple en eux.

Les peuples ne vivent pas seulement de pain et le patrimoine intellectuel et moral vaut pour un pays souvent plus encore que la richesse matérielle.

Quel patrimoine intellectuel et moral ne nous vaut pas l'Université ? Sans elle, Fribourg serait ce qu'il était il y a quarante ou cinquante ans : une petite ville aux trois quarts morte, se complaisant dans un passé glorieux, mais déjà lointain et que seuls quelques esthètes venaient encore visiter en passant.

Grâce à elle, le nom de Fribourg, ce nom qui nous est si cher, rayonne dans tous les pays du monde. Il n'en est aucun où l'on ne trouve pas d'anciens étudiants de Fribourg et qui lui sont restés fidèlement attachés.

Le renom de Fribourg, pays catholique, pays progressiste et centre intellectuel, est universellement répandu.

De plus en plus, grâce aux institutions qui ont pu se créer à l'ombre de l'Université, Fribourg devient, tant au point de vue national qu'au point de vue international, non seulement un centre d'informations, mais aussi un centre d'action. Et qui ne voit l'importance que cela revêt pour nous tous, Fribourgeois, à une époque où, de plus en plus, les relations s'intensifient et se développent, où tout, en un certain sens, tend à devenir de plus en plus international.

C'est par l'idée de l'Université que Georges Python nous a fait comprendre la mission de notre pays dans le monde, puisque chaque pays, comme chaque individu, a son rôle tracé dans le plan divin.

Puissions-nous y rester toujours fidèles et demeurer conscients des devoirs que ce rôle nous impose afin de mériter de la Providence qu'elle veuille continuer à protéger notre petite patrie bien-aimée et qu'elle lui donne aux heures décisives de son histoire des pilotes que les circonstances exigeront, comme elle lui a donné, pour lui faire saisir sa mission d'Etat catholique, celui que nous pleurons encore et qui restera toujours une de ses gloires les plus pures : Georges Python.

JOSEPH PILLER, *juge fédéral.*

LE CALCUL ORAL

Les personnes qui ont fréquenté l'école primaire vers le commencement de la seconde moitié du dernier siècle, peuvent se rappeler ce qu'était alors l'enseignement du calcul aux débutants. On leur apprenait à compter jusqu'à dix, jusqu'à vingt, jusqu'à cent ; puis, après quelques exercices faits par le maître, au moyen du boulier-compteur, les jeunes élèves devaient apprendre, par cœur, les tables d'addition, de soustraction et faire, par écrit, de petits exercices sur les quatre opérations.

Aussi le professeur Ducotterd a-t-il pu écrire dans son *Guide du maître pour l'enseignement du calcul*, publié en 1873 : « L'ancienne école tenait peu de compte de l'intuition, passait trop rapidement sur les éléments, ne s'inquiétait guère de la progression du facile au difficile. L'activité propre des élèves et l'étroite relation de la vie et de l'école étaient jadis des mots vides de sens pour beaucoup d'instituteurs. Le calcul proprement dit ne commençait guère que lorsque les enfants savaient compter jusqu'à cent. Les premières leçons ne contenaient rien qui fût propre à développer l'esprit de l'enfant et celles qui suivaient étaient trop abstraites. Un autre défaut capital de l'enseignement du calcul était l'habitude de n'opérer que sur des nombres abstraits, dont les séries accumulées ne disent rien à l'esprit et au cœur de l'enfant. Pas de calcul mental dans cette école. »

Nous savons que, maintenant, l'enseignement du calcul aux enfants repose sur l'intuition et a pour base le calcul oral. Les pédagogues sont tous d'accord sur cette manière de faire. Haustrate, entre autres, dit dans son *Cours complet de pédagogie :* « Le calcul mental est la base, la clé du calcul écrit ou chiffré, auquel il doit préparer la voie, par l'acquisition préalable des connaissances fondamentales.»

Dans la préface de son autre ouvrage : *Problèmes pour le calcul mental*, Ducotterd dit aussi : « Le calcul mental est aujourd'hui considéré, non seulement comme un excellent auxiliaire du calcul écrit et comme un exercice préparatoire sans lequel il est difficile de ne pas tomber dans la routine, mais encore comme un puissant moyen de développement intellectuel. Son importance dans l'instruction populaire a été proclamée par tous les pédagogues qui ont reconnu, avec Pestalozzi, la nécessité de donner pour base à cette instruction la méthode *inventive*, seule capable de réaliser le grand principe de didactique formulé par Montaigne en ces termes : Il faut meubler l'esprit en le forgeant et le forger en le meublant.